

## Une nuit sans cauchemar

L'angoisse, pour Michel, est une bête de la nuit qui a toujours la même odeur et se comporte de la même façon. Elle entre dans ses rêves anonymement, à peine porte-t-elle une ombre sur sa frêle poitrine. L'enfant gratte vite, très vite, mais c'est trop tard. L'ombre grandit, s'épaissit, jette un tentacule puis un autre, s'installe et resserre inexorablement ses cruautés brunâtres.

Michel étouffe, envoie de longues plaintes sèches. Dans un dernier effort, il déchire sa bouche d'un cri qui réveille ses camarades de chambre et fait accourir la veilleuse de nuit. Elle murmure longtemps ces mélodies qu'inventent, pour les enfants solitaires, celles qui empêchent la nuit d'être trop impitoyable.

Une seule fois il n'y eut pas de cauchemar pour Michel. Montait la garde aux abords de son cœur une joie si rare que l'enfant dans son sommeil en souriait d'aise : son grand frère venait demain.

Cette joie pure et lumineuse, capable de battre en brèche l'angoisse était l'aboutissement d'une longue histoire.

Un an après la naissance de Michel, sa mère, puis son père étaient morts. La fratrie, six frères et sœurs, avait éclaté jetant comme une grenade des éclats d'enfants un peu partout. Les enfants avaient gardé en héritage commun, un nom de famille et l'odeur du pain que la mère pétrissait le soir quand ils étaient couchés, seul souvenir de luxe.

Un jour, en prison, le frère aîné, Pierre, avait aperçu sur les murs écaillés de sa cellule une étrange photo de famille ; des silhouettes sans visages précis qui se faisaient et se défaisaient. Au milieu du groupe un enfant blond de quelques mois se tendait vers lui ! Michel, le prénom lui revenait au cœur.

Après avoir terminé son temps, Pierre n'avait eu de cesse de retrouver cet enfant aux cheveux clairs, celui là même du temps lointain, presque tel comme si le temps n'avait pas passé « Je voulais lui donner la main, retrouver ma jeunesse avec lui, partager mon nom de famille avec quelqu'un ».

Il cherchait un enfant sage, élevé comme il faut, grandi dans le droit chemin, garant d'une vertu familiale et qui lui rendrait la dignité de vivre.

La vérité était toute autre. Michel avait onze ans. Il était petit, malingre, replié sur lui-même. Il avait sauté, le cœur en deuil, d'une nourrice à l'autre et fini par échouer dans un internat. Il avait plusieurs fois mis le feu dans des endroits qui ne l'avaient pas adopté. Il avait étranglé des poules, des lapins, appris et utilisé tous les gros mots. Il avait entouré son corps de fils de fer barbelé invisibles et efficaces où venaient se blesser les bons sentiments des autres et les soupirs apitoyés. Seule la veilleuse de nuit savait écarter les piquants et trouver le chemin du cœur de l'enfant sans se blesser.

Ce fameux Dimanche matin, Michel sortit reposé de son sommeil sans cauchemar. Le jour passait ses doigts blancs au travers des lattes des volets et l'enfant attendit sagement la rencontre avec son aîné. Il en parlait à tous depuis des semaines. Il serait grand, fort et riche. Grand et fort pour le défendre, riche pour tout acheter. Et puis il le prendrait par la main et l'emmènerait pour toujours hors de l'internat. Il serait à la fois son père, sa mère, sa famille son pain quotidien et sa maison. Partout où ils iraient, il ferait beau.

Les gens qui entouraient l'enfant avaient tenté de lui dire qui était son frère. Plus grand et plus fort que lui, c'était vrai. Mais fatigué, lourd de ses errances, riche seulement d'un sourire bref qui quittait ses lèvres, à reculons, comme en s'excusant.

La rencontre des frères eut un moment de grâce. Dans l'enthousiasme de Michel, Pierre retrouva l'enfant blond de sa jeunesse et des murs de prison. Dans la taille de son aîné, Michel reconnut le héros qui allait lui offrir des galaxies et des voies lactées.

Mais les Dimanches durent parfois trop longtemps.

A table, Michel mangea salement, appela le serveur « vieux con » parce qu'il n'y avait pas assez de frites, refusa, lui qui attendait un immense cadeau, la voiture miniature apportée par Pierre, attira vers la table les regards réprobateurs de tout le monde. L'aîné eut honte de cet enfant qui ne ressemblait pas à ses espoirs et parla de départ.

Pendant la promenade en veille, Michel réalisa que son aîné était paumé, il n'avait pas assez d'argent pour acheter le monde et pas de cheval ailé pour l'emmener très loin. Il comprit qu'il allait rester seul et que tout les jours seraient des lundis gris.

Pour lutter contre le désespoir qui faisait tomber la nuit plus vite et allongeaient les ombres, il utilisa son habituelle panoplie d'armes défensives : menaces, gros mots, coups de pied, ricanements. Le grand frère ne pouvait comprendre que ce qui l'atteignait si cruellement blessait, d'abord, le cœur et la bouche de Michel.

Alors se séparèrent, sur un air d'amertume et pour toujours, le chevalier des galaxies et le bel enfant blond !

Se soir là, dans son lit, Michel appela l'angoisse et lui donna droit d'asile. Il s'y roula longuement, en éclaboussa les murs de ses rêves. La veilleuse de nuit resta à son chevet, n'osant interrompre le sommeil tourmenté de l'enfant et ne sachant que faire pour le rejoindre.

